

# Est-ce la fin de l'Église catholique au Québec?

Antoine Robitaille 3 avril 2010 Le Devoir

Quelle métaphore que cette façade exsangue du Patro Saint-Vincent de Paul ornant la couverture du livre *Modernité et religion au Québec*. Où en sommes-nous? (dirigé par Robert Mager et Serge Cantin), qui vient de paraître aux Presses de l'Université Laval. Après plus de 20 ans de batailles entre les ministres de la Culture, l'Hôtel de Ville de Québec et les promoteurs, la ruine est finalement tombée sous le pic des démolisseurs, le 20 février.

«C'est comme l'Église catholique», raillait un quidam, dans un reportage, avant la démolition. Il ne restait que la façade, laquelle, sous certains angles, semblait avoir fière allure. La crise autour des prêtres pédophiles, qui secoue l'Église, l'institution, actuellement, agira-t-elle comme cette boule de démolition montée sur une grue, qui terrassa la façade? Plusieurs le croient. Certains le souhaitent. D'autres en doutent.

Car des crises, l'Église en a connu d'autres, il faut dire, en 2000 ans. Et des graves, répondent les experts: Révolution française, conquête anglaise de 1763, Révolution tranquille... Même que la «disparition du catholicisme» est devenue un grand classique de la sociologie des religions. Un thème qui semble réapparaître, chaque décennie, un peu comme un «mal de dents», lance à la blague E. Martin Meunier, sociologue à l'Université d'Ottawa, à l'autre bout du fil.

Malgré tout, cette crise-là apparaît plus grave que jamais. Elle est «capitale» puisqu'elle bouleverse jusqu'à la tête de l'Église elle-même. «C'est très dur», admet Jean Fortier, vicaire général du diocèse de Montréal. «Disons que ce n'est pas de la bonne publicité. Je pense qu'il y a une attente plus grande envers les agissements de l'Église, des prêtres, parce qu'on prêche des valeurs d'amour. La contradiction est plus grande et ça choque les gens. Et je pense qu'ils ont raison, l'Église a une plus grande responsabilité.»

«Catholiques malgré nous»

De nombreuses statistiques montrent depuis longtemps le déclin de l'Église catholique. Entre 1957 et 2000, le taux de fidèles allant à la messe le dimanche est tombé de 88 % à 20 %. Chez les jeunes, le phénomène est plus accentué encore: parmi les 18 à 34 ans, en 2000, il y avait 5 % de pratiquants seulement. Pratiquement dans tous les diocèses, l'âge moyen des prêtres dépasse les 70 ans. Dans l'archidiocèse de Québec, de 1997 à 2010, le nombre de curés et d'équipes pastorales est passé de 166 à 73.

De 1970 à 2001, l'Église québécoise trouvait dans les statistiques du recensement un certain réconfort. La proportion de Québécois se disant catholiques demeurait stable. C'est ce qu'explore E.-Martin Meunier, Jean-François Laniel et Jean-Christophe Demers

dans une grande étude de quelque 50 pages publiée dans *Modernité et religion* au Québec. Même chose pour les baptêmes, dont les taux ne s'effondrèrent pas. Dans ces trois décennies, il y a une sorte «de permanence d'un catholicisme culturel», dit Martin Meunier. On se sent catholique parfois par inertie, souvent par lien avec les générations passées. C'est un marqueur de l'identité.

C'est le sociologue Raymond Lemieux, rappelle Meunier, qui développa la théorie du «catholicisme culturel» québécois, en 1990. À l'époque, il n'était pas surpris de constater une certaine permanence des «rites intégrateurs». Nous avons été, comme l'a déjà écrit le collègue Guillaume Bourgault-Côté, «catholiques malgré nous». Ou, pour le dire comme la revue *l'Inconvénient* (dans son numéro de novembre 2007), «chrétiens malgré nous».

Parfois, ce n'est pas «malgré». Il y a quelques rares cas recensés de catholiques «culturels» intellectuels. Le cinéaste Bernard Émond, qui se définit comme un «athée de culture catholique». L'écrivain et collaborateur du *Devoir* Jean Larose s'est déjà qualifié de «mécristant attaché au catholicisme» et «qui en pratique les textes». Bref, «un non-croyant pratiquant».

### Nouvelle rupture

Il y a toutefois du nouveau sous le soleil. Et ce n'est plus rassurant pour ceux qui tiennent à l'Église comme marqueur de l'identité. Depuis 2001, les statistiques indiquent une nouvelle «rupture». «Les jeunes ne suivent pas. L'entrée en scène d'une nouvelle génération,

la "Y" — celle qui est née entre 1976 et 1990 —, semble changer la donne», indique Martin Meunier. De 2001 à 2006, le prorata total de baptêmes par naissance au Québec chute: on passe de 73,5 % à 59,9 %. Même chose pour le fameux «taux d'appartenance» à l'Église, qui s'était auparavant quasiment maintenu pour l'ensemble de cette population: il passe de 78,2 % à 69,1 %.

Le fameux «catholicisme culturel» — où on se dit catholique non pratiquant, ou utilisant les baptêmes et les funérailles — commence à s'étioler. Il serait en voie «d'exculturation» au Québec.

Il y a là d'abord un effet de génération, mais le caractère non catholique des «Y» n'est évidemment pas la seule cause. D'autres événements sont venus précipiter le phénomène de décrochage. Dans l'ère post-11-Septembre et du débat sur les accommodements raisonnables, le regard sur les religions a muté, note Martin Meunier. «Il y a quelque chose qui s'est brisé dans le rapport entre le religieux et plusieurs Québécois.» Alors qu'on tolérait auparavant de se présenter comme «catholique culturel», la religion a recommencé à apparaître pour ce qu'elle est: une religion, et non plus seulement comme une étiquette identitaire sans grand effet.

### L'effet Ratzinger et Ouellet

Deux personnages sont alors venus renforcer ce sentiment: les cardinaux Marc Ouellet et Joseph Ratzinger. En deux ans, de 2003 à 2005, l'un a pris la tête de l'Église du Québec, l'autre est devenu souverain pontife. Dès

l'élection du second, en 2005, Martin Meunier (dans L'Annuaire du Québec 2006, Fides) évoqua la possibilité que, compte tenu des positions du cardinal allemand, son pontificat annonce «un divorce entre la culture québécoise» et le catholicisme institutionnel.

Dans ses encycliques portant sur la charité, l'espérance et l'amour, le pape Benoît XVI a «peut-être déjoué ses détracteurs», puisqu'il s'est montré moins tranchant que prévu, note Meunier. Mais plusieurs événements, entre autres l'excommunication d'une jeune fille violée au Brésil (décision d'abord appuyée puis dénoncée par le Vatican), les propos du pape sur le sida et le préservatif en Afrique ainsi que la béatification de Pie XII, ont accrédité la thèse d'un retour à une ère pré-Vatican II.

Pendant ce temps, à Québec, le cardinal Ouellet a relayé et renforcé, par plusieurs décisions et prises de position, ce sentiment. Le choc fut d'autant plus brutal que l'Église du Québec avait surtout été façonnée depuis des décennies par des catholiques de gauche qui, comme l'a écrit Meunier, avaient «marché à plein dans le renouveau personneliste et communautaire du catholicisme post-Deuxième Guerre mondiale». C'est entre autres eux, les Mgr Parent et autres père Lévesque, qui firent la Révolution tranquille. Mais les positions du cardinal Ouellet sur la «laïcité ouverte» et l'instauration du cours d'éthique et culture religieuse ont été «perçues par plusieurs comme des positions montrant des signes sinon d'intransigeance, du moins de raidissement», note Meunier. De plus, le cardinal se prévaut d'un titre historique et grandement honorifique, celui de primat de

l'Église canadienne, pour contourner des instances comme l'Assemblée des évêques catholiques du Québec.

C'est dans ce contexte que le Québec reçoit le scandale des prêtres pédophiles. «Le moment actuel est désagréable, mais ce n'est pas la mort de l'institution», soutient toutefois Jean Fortier, bras droit du cardinal Turcotte. «Au Québec, on sait ce qui est arrivé avec la Révolution tranquille et la place que l'Église occupe depuis. Mais on n'a pas disparu et ce ne sera pas le cas non plus, même si la situation actuelle n'a rien pour redorer notre blason.» Martin Meunier ajoute: «Ce n'est pas tant la fin de l'Église au Québec que la fin du lien particulier que la culture québécoise avait continué d'entretenir avec le catholicisme.»

\*\*\*

Avec la collaboration d'Alec Castonguay